

Marcel Viau

Les crimes du manoir Debartzch

*Une enquête de Silas
Robinson*

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Marcel Viau, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Préface

Quand mon frère est décédé, il y a de cela quelques années, il a laissé en héritage une quantité appréciable de livres. Sa bibliothèque remplissait le sous-sol de sa grande demeure. Il avait fait installer des rayonnages à la façon des bibliothèques universitaires. Son catalogage ne suivait pas les règles de la *Library of Congress*, loin de là, mais il parvenait quand même à s'y retrouver.

Pierre était un homme très curieux. Et il aimait passionnément les livres. L'ignorance était pour lui un défaut plus grave que l'avarice ou la colère. Il n'avait d'ailleurs jamais compris qu'elle ne fasse pas partie des péchés capitaux. Dans son métier (il était juge à la Cour Supérieure), il avait rencontré plus souvent qu'à son tour des crimes dus « à l'ignorance plus qu'à la méchanceté », s'en désolait-il souvent.

Il accumulait les livres à l'instinct. Combien de fois n'est-il pas allé se promener en ville afin d'entrer dans une librairie de livres d'occasion, furetant longuement dans les allées étroites et poussiéreuses ? Il connaissait tous ces libraires, lesquels se faisaient un plaisir de lui indiquer de nouveaux arrivages de livres oubliés depuis longtemps. Pierre en achetait toujours quelques-uns sans même savoir souvent s'il allait les lire un jour. Il affectionnait en particulier ces beaux livres aux pages fines et à la police élégante que l'on ne retrouve plus aujourd'hui. Quant aux sujets eux-mêmes, ceux qui l'attiraient relevaient la plupart du temps de son

domaine de prédilection : la justice et le droit. Il était également féru d'histoire antique, médiévale ou moderne.

Pierre avait une formation classique, de ce type de formation qui n'existe plus dans le Québec moderne. Le modèle des collèges classiques inspiré de celui proposé depuis des siècles par les Jésuites et les Sulpiciens a subsisté jusqu'à la fin des années 60. Huit années de formation destinée à l'origine à former des prêtres, des éléments latins jusqu'à la philosophie en passant par la versification, les belles-lettres et la rhétorique. On y apprenait le latin et le grec, ce qui rendait les étudiants capables de lire dans le texte Jules César et Homère. On mémorisait des poèmes et même des hymnes. D'ailleurs, Pierre n'était pas peu fier de raconter cette anecdote lors d'un voyage en Grèce : assis à un café fréquenté par des Grecs, il se mit à entonner leur hymne national dans leur langue, produisant un effet immédiat d'admiration chez les autochtones.

Il avait un jour découvert un entrepôt tenu par les Frères des Écoles Chrétiennes. On y vendait en vrac des bouquins provenant de la fermeture des vieux collèges classiques et des écoles de formation des communautés, les profits étant destinés à aider certains pays africains. Il y avait de tout. Pierre appelait cet endroit-là « caverne du Vieux Frère ». Il lui arrivait de sortir de là avec deux ou trois cartons. Les bouquins étaient ensuite répertoriés tant bien mal dans son catalogage si particulier, puis oubliés pour certains sur les étagères.

Lors de son décès, peu de personne ou institutions avaient souhaité acquérir sa bibliothèque. Elle ne comportait aucun livre rare, aucun ouvrage spécialisé. Cette collection reflétait

simplement les goûts de son propriétaire. Qui aujourd'hui aurait pu vraiment être attiré par sa passion dévorante ? Lorsque je fis le tour de sa bibliothèque, je me suis surtout intéressé à quelques domaines qui me tenaient à cœur. Toutefois, un document a soulevé mon attention par son format inhabituel : un grand carton épais d'un brun sale maintenu par un épais élastique. Ce dernier était tellement vétuste qu'il se brisa net lorsque j'ai tenté de l'enlever. Quelle ne fut pas ma surprise de constater qu'il comportait une masse importante de feuillets manuscrits ? L'écriture à la plume était fine, régulière, élégante. Le papier commençait à jaunir et l'encre à s'effacer, mais le texte était encore fort lisible.

À l'ère des ordinateurs et de l'imprimerie moderne, on ne retrouve plus ce genre de manuscrits que dans les bibliothèques nationales. Que faisait un tel document dans celle de mon frère ? En avait-il fait l'acquisition chez le Vieux Frère sans même savoir ce qu'il achetait ? Cela ne m'aurait pas étonné outre mesure. C'était d'ailleurs l'hypothèse la plus plausible. Pierre aurait ensuite classé le document en se disant qu'il y reviendrait un jour, ce qu'il n'a vraisemblablement pas fait, l'élastique étant resté intact.

Une autre question m'est venue à l'esprit : pourquoi mon frère avait-il été attiré par cet ouvrage ? La réponse est évidemment dans le nom de l'auteur : Hon. Louis-George Brassard. Un juge, bien sûr. Pierre collectionnait les ouvrages qui gravitaient autour des questions de droit ; il était donc tout naturel qu'il s'intéresse aux écrits d'un juge. Par contre, le titre était des plus improbable : les crimes du manoir Debartzch. Plutôt incongru, me suis-je dit, et au surplus qui avait bien peu à voir avec les sévères bouquins

de droit des autres juges. Quoi qu'il en soit, le manuscrit m'a immédiatement intrigué et je décidai de le récupérer avec un certain nombre d'autres ouvrages.

Le manuscrit a été écrit à Montréal en 1889. L'histoire n'a pas retenu le nom de Louis-Georges Brassard. Il se présente lui-même comme « juge à la retraite », sans doute à l'une des cours de justice canadiennes de la fin du XIXe siècle, mais impossible de savoir laquelle. Plusieurs indices dans le manuscrit laissent croire qu'il était malade lors de la rédaction de son texte et même qu'il se préparait à mourir. Encore là, impossible de découvrir l'année exacte de son décès.

Selon ses dires, Brassard aurait été un témoin privilégié dans l'affaire des crimes du manoir Debartzch. Il fait référence à des personnages historiques connus dont l'existence est bien documentée. Par ailleurs, les protagonistes sont d'illustres inconnus, du moins ils sont tombés dans l'oubli depuis. Le plus intrigant toutefois se trouve dans l'histoire même. Il n'existe proprement aucune trace historique des événements relatés dans ce récit. Il est vrai que j'ai fait peu d'effort pour découvrir ce qui les aurait provoqués. De toute façon, aucun ouvrage traitant de cette époque ne permet de corroborer les dires de Brassard. Selon lui, les journaux auraient évoqué l'événement pendant un certain temps, mais seulement dans le cadre d'un fait divers. De toute façon, ces incidents n'ont pas frappé outre mesure l'imagination du peuple et il n'en reste plus rien dans la mémoire collective aujourd'hui.

À n'en pas douter, le récit de Brassard est fascinant, digne d'un véritable roman policier. On y suit à la trace

l'investigation de Silas Robinson, un enquêteur moderne avant l'heure. Les crimes dont il est question, aussi sordides soient-ils, paraissaient simples à résoudre de prime abord. Or le travail minutieux du policier l'emmène à pénétrer profondément dans une forêt des plus dense qui exigera de lui toutes ses ressources pour approcher la vérité.

Il m'a semblé important de faire revivre cet ouvrage destiné à l'oubli dès le départ puisque Brassard ne l'a jamais publié. Serait-ce parce qu'il n'a pas eu le temps de le faire imprimer ou voulait-il le garder for *his eyes only*? Impossible de le savoir. Comme d'autres manuscrits semblables, détruits ou brûlés ou encore simplement oubliés dans un grenier, il aurait pu disparaître dans le néant, n'eût été la curiosité de mon cher frère et de son amour pour les livres.

Laissons maintenant Louis-George Brassard raconter à sa manière les événements entourant les crimes du manoir Debartzch.

Marcel Viau
Québec
Mars 2020

LES CRIMES DU MANOIR DEBARTZCH

Hon. Louis-George Brassard
Juge à la retraite

Montréal
1889

Livret 1

J'ai longtemps hésité à prendre la plume pour narrer des événements, oubliés de tous aujourd'hui, qui se sont produits lors d'une des périodes les plus troublées du Canada. Un pays neuf est né depuis, avec sa nouvelle capitale sur les rives de l'*Ottawa River* et son beau parlement dont l'édifice a pris sa forme définitive depuis à peine plus d'une dizaine d'années.

Il m'est arrivé plusieurs fois de penser que les événements dont il sera question dans ces feuilles ne sont jamais arrivés, d'autant qu'on n'en trouve plus guère de traces même dans les journaux de l'époque. Des faits divers, tout au plus. Tellement d'arcanes ont entouré la commission des crimes du manoir Debartzch ! Et l'affaire reste, encore aujourd'hui, une énigme pour la plupart.

Oui, j'ai longtemps hésité. Ces crimes, sous ses dehors crapuleux, ont soulevé des implications non seulement

sociales, mais aussi politiques, voire religieuses qu'il m'a longtemps répugné de mettre au jour, ne serait-ce que pour les répercussions sur des institutions et des personnes que j'appréciais et que je tiens toujours en haute estime. Je ne me suis décidé qu'au moment où je pris conscience de la disparition de tous les acteurs concernés de près ou de loin par ces événements. Dorénavant, il ne reste plus que moi.

Après avoir passé ma vie à rendre la justice et à rechercher la vérité, et être arrivé à cette étape où je me prépare à être reçu par mon Seigneur et mon Dieu, je ne peux concevoir que cette terre ne gardera aucune trace de ce qui s'est réellement produit lors de ces crimes. Mon âge vénérable me donne la capacité de mieux comprendre des faits et des comportements qui m'avaient aveuglé à l'époque, comme lorsque nous avons le nez collé sur l'arbre qui nous cache la forêt. Jeune et orgueilleux comme je l'étais, ma tendance avait été de classer rapidement les événements et les hommes dans des catégories radicalement opposées : il y avait le bien et le mal, les bons et les méchants, les institutions respectables et les autres.

J'ai vu trop de choses et entendu trop de témoignages dans ma carrière de juge au service de la déesse Diké pour me contenter aujourd'hui de ces jugements intempestifs et la plupart du temps injustes. J'ai fait des erreurs de jugement que seule ma jeunesse peut pardonner. Aujourd'hui, au crépuscule d'une vie pourtant bien remplie, j'en suis arrivé à penser que les eaux troubles dans lesquelles nous sommes plongés la plupart du temps empêchent souvent de voir la lumière qui s'y cache. Il importe un jour de faire quelque effort pour prendre la peine de la chercher et de la découvrir.

Cette relation, je ne la rédige pas pour éclairer mes contemporains, moins encore pour me faire paraître plus honorable que je ne le suis. Je le fais pour me libérer d'un poids qui me pèse depuis trop d'années. Voilà sans doute ma façon très personnelle de me réconcilier avec des événements qui m'ont échappé en grande partie bien que j'en fusse un témoin privilégié.

Cette affaire a débuté pour moi il y a quarante ans, le 30 septembre 1849, à la fin d'un dimanche pluvieux d'automne. Pourquoi ai-je encore un souvenir très clair de ce jour si particulier? Peut-être que la mémoire garde intactes des images anodines parce que ces dernières se rattachent à des sentiments profonds dont on ne peut échapper? Le cerveau est une machine bien étrange comme je n'allais pas tarder à le découvrir. J'étais encore tout jeune. L'année précédente, j'avais été reçu au Barreau après avoir effectué mon stage dans le bureau d'avocat Drummond et Loranger à Montréal. L'honorable Lewis Drummond, mon maître, était devenu député et solliciteur général. Il avait usé de son influence afin de m'obtenir le poste de commis au bureau du procureur général. J'y étais en activité depuis moins d'une année lorsque je reçus une invitation pressante de la part du surintendant de la police de Montréal. Encore une fois (je l'ai appris par la suite), mon maître avait joué un rôle non négligeable dans cette invitation.

Lors de ce fameux dimanche après-midi de septembre, j'étais convoqué au poste de police de façon urgente. Un constable vint me chercher chez moi sans me dire quoi que ce soit, se contentant d'exiger de le suivre le plus rapidement possible. Il me laissa à peine le temps de me changer avant de me faire monter dans sa calèche. Elle était couverte, heureusement, car il pleuvait toujours des cordes. Ce temps pourri durait déjà depuis plusieurs jours et même les rues pavées ne suffisaient pas à évacuer l'eau par les caniveaux trop petits.

Je me souviens que Montréal avait cette année-là l'automne triste. Lorsque nous passâmes par le marché Saint-Anne, le squelette calciné d'un grand édifice de pierre me rappela l'émeutes d'avril qui se termina par ce désastre irréparable de l'incendie du parlement. Les *tories* y avaient mis le feu en protestation des décisions de notre premier ministre, l'honorable Louis-Hyppolite Lafontaine. Ce qu'on l'a maltraité, ce pauvre homme !

Nous franchîmes la Place Jacques-Cartier. Pendant l'été, les émeutiers avaient tenté d'envahir la maison du premier ministre. En en défendant l'accès, ses amis avaient tué un homme. Il y eut une nouvelle émeute lorsque l'honorable Lafontaine est venu témoigner au procès qui se tenait dans un hôtel de la Place. En la traversant, on trouvait encore des devantures calcinées et de la vitre brisée.

Arrivée en face de l'édifice Bonsecours, la carriole tourna à droite et se dirigea vers l'une des ailes, là où résidait le poste de police. L'édifice Bonsecours avait été édifié en vue de remplacer le parlement du marché Saint-Anne. Évidemment, rien ne pressait plus, car le parlement allait

bientôt émigrer à Toronto, puis Québec et plus tard, Ottawa. Le bâtiment n'était d'ailleurs pas encore terminé, le magnifique dôme qu'on lui connaît aujourd'hui étant encore à l'état de structure.

À la porte, un autre constable m'accompagna, me précéda plutôt, en montant les marches quatre à quatre vers le bureau du Surintendant. Il frappa et aussitôt une voix plutôt haut perchée répondit : *come in*. Le bureau était immense, meublé sur deux murs de grandes étagères contenant une multitude de petits tiroirs en bois fermés à clé. Un grand tapis luxueux couvrait une bonne partie du plancher. Les grandes fenêtres donnaient sur le quai et le fleuve.

Un homme qui m'a semblé relativement petit mais costaud était assis derrière le bureau en chêne. En face de lui, un autre homme beaucoup plus grand occupait l'un des fauteuils. On m'invita à m'asseoir dans l'autre fauteuil à côté de ce dernier. Les présentations se firent alors sans cérémonie.

Je connaissais déjà de réputation le surintendant Ermatinger. Malgré sa relative petite taille, il avait été un soldat courageux ne reculant jamais devant des actes de bravoure. Il avait acquis son grade de lieutenant-colonel pendant les guerres carlistes en Espagne. C'était un homme respecté qui avait pu résoudre des conflits difficiles à titre de surintendant de la police, dont deux grèves des ouvriers du canal Lachine et du canal Beauharnois. Il avait réussi à contenir tant bien que mal les émeutes d'avril. Physiquement, il ne payait pas de mine avec sa calvitie précoce, ses long favoris et son pince-nez cerclé de métal

d'où ressortaient de petits yeux noirs légèrement bridés, sans doute un héritage de sa mère, fille d'un chef sauteurs.

Ermatinger me présenta Silas Robinson. C'est donc dans ce poste de police que je rencontrai pour la première fois celui qui allait devenir au cours des ans l'un de mes bons amis. Je n'ai pas été dès l'abord impressionné par l'homme. Lorsqu'il se leva pour me serrer la main, je le trouvai fort imposant. N'étant pas petit moi-même, je me rendis compte qu'il me dominait d'une demi-tête. Ce fut son regard qui m'a surtout frappé : ses yeux marrons plongeaient directement dans les vôtres avec une expression qui semblait dire : « attention, je vois tout ». L'homme ne souriait pas, ce qui durcissait son visage. Il me sembla peu amène, du moins c'est l'impression qu'il me donna au premier abord.

Je me présentai à mon tour, puis nous nous rassîmes. C'est alors que la conversation s'engagea en anglais, car Ermatinger ne parlait pas français. Quant à Robinson, même si j'appris plus tard qu'il maîtrisait fort honorablement le français, était plus à l'aise en anglais. Cela allait de soi pour un sujet britannique. Comme ma mémoire me fait rarement défaut (une qualité bien utile pour le travail que j'allais entreprendre), je vais tenter de rendre avec le plus d'exactitude possible la conversation que nous avons eue.

Ermatinger commença avec sa voix haut perchée :

— Vous vous demandez sans doute ce qui vous mérite cette invitation au poste de police ?

Nous ne répondîmes évidemment pas à cette question, percevant cette entrée en matière comme une simple question rhétorique. Il poursuivit sans s'interrompre :

— Des événements graves se sont produits hier à Saint-Charles. Deux meurtres crapuleux ont été commis dans le manoir Debartzch.

Le Surintendant garda le silence, comme pour nous laisser le temps de digérer l'information. Robinson prit la parole pour la première fois. Sa voix de baryton, profonde et contrôlée, semblait être en mesure de lui servir à la fois pour calmer et pour effrayer les autres, selon son bon vouloir :

— Sauf votre respect, Monsieur le Surintendant, ce que vous présentez m'apparaît davantage comme un fait divers tragique capable d'être résolu facilement par un capitaine de milice. Pourquoi nous avoir convoqués ?

— Vous avez raison, Robinson. Je comprends qu'à première vue vous puissiez minimiser la portée de cet événement.

Il se tourna vers moi et continua.

— Silas Robinson est un détective qui a une très grande expérience dans la résolution de crimes. Il a gagné ses galons à la Metropolitan Police de Londres. Maintenant, il fait bénéficier aux Canadiens de ses connaissances et de son expertise à titre privé. Il y a plusieurs raisons qui me font demander votre aide dans cette affaire. D'abord, les crimes sont particulièrement sordides, ce qui en soi mérite que l'on

s’y attarde. Ensuite, mon grand ami le docteur Joseph Morrin, qui est actuellement juge de paix au village de Saint-Charles, m’a demandé expressément de m’occuper de cette affaire. Et si le Dr Morrin me fait une telle demande, je suis persuadé qu’il a d’excellentes raisons de le faire. Enfin, la victime Égide Renaud est un notable en vue dans le village de Saint-Charles. En plus de posséder plusieurs terres, il a des parts dans quelques bateaux à vapeur qui sillonnent le Saint-Laurent. De plus, sa réputation dépasse les frontières du comté. Il a... il avait aussi un réseau politique étendu. C’était un loyaliste convaincu qui est toujours resté fidèle à la Couronne même dans les temps troublés que nous avons connu naguère. Bref, il mérite que l’on connaisse la vérité et que l’on retrouve le ou les assassins.

— Vous avez parlé de deux meurtres, lui rétorquai-je.

— Oui en effet, les assassins ne se sont pas contentés de tuer Monsieur Renaud, mais aussi son épouse, ce qui rend ces crimes encore plus odieux.

Je fus impressionné par la rigueur du Surintendant. En quelques mots, il avait réussi à résumer la situation et à nous convaincre du bien-fondé de sa démarche auprès de nous. On pouvait facilement comprendre l’importance que prenait de plus en plus cet homme pour la bonne marche de Montréal. Par contre, Robinson semblait beaucoup moins enthousiaste que moi.

— Je comprends bien la situation, dit-il, mais pourquoi une telle urgence.

— Le Dr Morrin n'est pas seulement juge de paix, c'est aussi un médecin de grande réputation à la fine pointe de la médecine moderne, ce qui inclut la médecine légale. Il a appris que dans une telle situation, les corps ne doivent pas être déplacés, ni même touchés avant l'arrivée de la police. Voilà l'urgence. Il croit que les décès se sont produits quelque part dans la soirée d'hier. C'est du moins son hypothèse, mais il a besoin de vérifier le tout avec des instruments adéquats, ce qu'il ne possède pas dans son village. Il n'a pu envoyer que ce matin un messenger après avoir rédigé un message à mon intention. Le messenger, même avec un bon cheval, a eu toute la difficulté à arriver cet après-midi.

— Effectivement, le docteur a raison, dit Robinson. Il est heureux que nous l'ayons eu comme responsable judiciaire dans les circonstances. Dans la grande majorité des cas, lorsque nous arrivons sur les lieux, le corps a été déplacé au pire encore, laver et préparer pour les funérailles. C'est honteux ! Le système judiciaire a besoin de se mettre à jour sérieusement avec de nouvelles méthodes de travail de la police.

— C'est vrai, mais nous ne sommes pas réunis ici pour discuter techniques policières, Robinson. Je vous demande d'accepter cette mission que je considère de très haute importance. Je vous en prie : retrouvez les coupables.

— Quel est mon rôle dans tout cela ? ajoutai-je

— Cher maître Brassard, vous nous avez été chaudement recommandé par l'honorable Lewis Drummond. Il a appris aussi rapidement que nous la nouvelle (allez savoir

comment ?). Or, son épouse est la fille du seigneur Debartzch ; elle se sent concernée par ces crimes qui se sont produits dans l'ancien manoir seigneurial de son père, même si celui-ci n'y habitait plus depuis longtemps. Elle considère que la réputation de sa famille est en jeu. Comme Robinson a besoin d'un secrétaire en mesure de comprendre le français particulier de cette population de paysans qui ne maîtrisent pas notre langue, vous serez donc ses oreilles, parfois ses yeux et surtout son traducteur, le cas échéant. De plus vous rédigerez le rapport de police. Tous les deux, vous ferez donc équipe sur cette affaire. Le Dr Morrin m'a demandé de préparer certains effets dont il aura sans doute besoin. Demain, à 8 h tapante, le *Félicité* du Richelieu partira du quai juste derrière moi. Votre place est déjà réservée et une malle vous y attendra.

— Pourquoi le bateau ? Ne serait-il pas plus simple d'y aller par la route ?

— Plus simple ? Pas avec le temps de ces derniers jours. Les routes ont été rendus presque impraticables à cause de la pluie. De toute façon, ce sera plus rapide par le *steamboat*. Vous arriverez au quai de Saint-Charles dans le courant de l'après-midi. Le Dr Morrin vous y attendra avec le capitaine de milice. On se chargera de vous là-bas. Pour ce qui est de vos honoraires, ne vous inquiétez pas à ce sujet. Étant donné la situation, je n'aurai aucune difficulté à débloquer des fonds spéciaux pour l'occasion. Voici déjà un montant pour vos dépenses courantes. Des questions ?

Robinson et moi nous sommes regardés sans dire un mot. Tout avait été dit et de toute façon le ton du Surintendant

ne souffrait ni réponse ni refus. Il se leva et nous tendit la main à travers son bureau.

— Bonne chance, messieurs et tenez-moi au courant de vos développements.

Il se rassit à son bureau, se pencha sur la montagne de papier qu'il avait devant lui sans nous dire au revoir. Il ne nous restait plus qu'à nous lever et à nous éclipser. Nous nous sommes donné rendez-vous sur le quai au petit matin le lendemain.

Livret 2

Quand j'arrivai au quai tôt le lundi matin, Robinson était déjà sur le bateau, assis sur la malle préparée par Ermatinger. Il était en train de charger ses deux revolvers, des Colts Dragoon tout neufs. En me voyant, il me fit un petit signe de tête. Voilà tout ce à quoi j'ai eu droit de la part de mon camarade. Robinson n'était pas un bavard, loin de là. Pendant toute la durée du voyage, nous avons à peine conversé sur les méthodes de travail que nous allions adopter ensemble. Pour le reste, quelques banalités sans plus.

Le Félicité du Richelieu était un solide bateau qui naviguait depuis quelques années sur le Saint-Laurent et le Richelieu. Nous sommes montés à notre cabine située au second étage. Après nous être débarrassés de nos bagages, nous sommes ressortis pour assister au départ. Le quai du marché Bonsecours était toujours aussi agité. Des carrioles se croisaient et se heurtaient parfois, des chevaux hennissaient, des débardeurs criaient en s'activant pour stocker des sacs et des caisses de toutes dimensions dans le pont inférieur, des enfants couraient partout en espérant chiper ici et là des morceaux de charbon ou du bois.

Le moteur à vapeur faisait déjà gronder le bateau. Puis, coup de sifflet et agitation des deux immenses pales situées de part et d'autre du bastingage. Et vogue la galère, nous étions partis ! C'était la première fois que je prenais le bateau et je trouvais le spectacle magnifique. Robinson se rendit immédiatement à la salle des repas, sans doute pour

se faire servir un whisky (il buvait sec !), l'heure matinale n'étant vraisemblablement pas un empêchement valable pour ses libations. De mon côté, je restai appuyé sur le bastingage, admirant la manœuvre pour sortir du port. Le temps s'était remis au beau, le soleil pointant à travers les nuages.

Je regardai défilér les paysages du grand fleuve. Le Félicité longea la rive et serpenta à travers les îles. Il n'avait pas besoin de beaucoup de tirant d'eau, cela paraissait évident. Des forêts de feuillus défilèrent, parfois un village avec son clocher d'église qui pointait vers le ciel. Je me souvins d'avoir eu une pensée pour nos ancêtres admirables qui s'étaient aventurés aussi loin de leur pays afin de fonder une nation à l'avenir incertain. Il avait fallu défricher, bâtir, labourer, semer, récolter, fonder une famille, oublier la leur qui était restée derrière. Oui vraiment, ils étaient des hommes courageux.

Après plusieurs heures de navigation, nous sommes arrivés à Sorel, qui s'appelait toujours à l'époque William-Henry. C'était déjà une ville importante avec ses chantiers navals et les industries qui gravitent autour : fabriques de machines à vapeur, de bouées, d'ancres, etc. Évidemment, le quai et la ville étaient fort animés. Beaucoup de jeunes hommes y descendirent afin de trouver du travail dans les chantiers. Ils portaient leur petit baluchon sur leurs épaules et de l'espoir plein les yeux, des Irlandais pour la plupart à en juger par leur accent. Le Félicité s'arrêta pendant plus d'une heure afin de charger et décharger du matériel. Quelques bourgeois embarquèrent, tout endimanchés, pour se rendre à Chambly ou ailleurs. Il était de bon ton à l'époque de

visiter la parenté en prenant le bateau. Plus propre, plus chic et plus rapide en l'occurrence.

Quand nous arrivâmes à Saint-Charles quelques heures plus tard, nous trouvâmes la même agitation sur le quai. Il est difficile de se figurer la quantité d'effets et le nombre de passagers qui débarquent et embarquent. Tous les produits de Saint-Hyacinthe et d'un grand nombre de paroisses de l'intérieur viennent à ses entrepôts sur le quai. C'est par cette voie sûre et facile que tous les marchands et une partie des cultivateurs des alentours envoient leurs produits et reçoivent leur marchandise. Plus loin, un autre quai accueillait les *horseboats* qui faisaient la navette entre Saint-Marc et Saint-Charles. On ne connaît plus guère aujourd'hui ces barges mues par la force hippomobile alors que deux chevaux actionnent des pales sur les côtés. Ces barges étaient assez vastes pour transporter, en plus des hommes et des marchandises, des chevaux et des bœufs.

L'église dominait les maisons et les entrepôts de son haut clocher.

Nous fîmes descendre la malle par des porteurs, nous contentant de transporter nos sacs de voyage. En débarquant, nous n'eûmes aucune peine à reconnaître notre hôte, le Dr Morrin. J'imagine que nous devions être reconnaissables également puisqu'il nous fit signe d'approcher. Arrivés à sa hauteur, je compris pourquoi un homme comme Ermatinger pouvait avoir de l'admiration pour lui. Il était grand et portait haut un front dégarni, un nez droit et des traits réguliers qui lui donnaient un air de noblesse, même s'il n'appartenait pas à l'aristocratie, loin de là. Il était né dans un petit village d'Écosse, ses parents

étant arrivés sans le sou au Canada alors qu'il n'avait que six ans, comme nous l'apprîmes plus tard de sa bouche. Il était élégamment vêtu de noir et portait le col dur.

— Silas Robinson, *please to meet you*, dit mon compagnon en lui serrant la main. *Superintendent Ermatinger sends his deepest regards.*

— Joseph Morrin, *It's my pleasure*, répondit le Dr Morrin.

Je lui tendis la main à mon tour et me présentai. Il me servit les mêmes amabilités en français cette fois, un français qu'il parlait fort déceimment avec un léger accent.

Enfin, il se tourna vers l'homme plus petit qui l'accompagnait. Ce dernier ne payait pas de mine dans son habit militaire usé couvert de médailles de pacotille. Le visage anguleux, le menton pointu et le nez aquilin le faisaient ressembler aux habitants de la région. Quand il nous sourit, sa bouche ouverte à moitié édentée laissait voir quelques dents décolorées par le tabac à chiquer.

— Cap'taine Narcisse Tétrot. À vot' service.

Les présentations faites, le Dr Morrin proposa de nous conduire immédiatement à notre auberge afin de nous débarrasser de nos bagages. Il préférait que nous nous dirigions le plus rapidement possible vers le manoir Debartzch qui était à une dizaine de minutes de marche. Selon lui, il était impératif d'examiner la « scène de crime », comme il l'appelait, avant le coucher du soleil, la lumière du jour étant toujours meilleure que celle des lampes à l'huile. Il demanda au capitaine de milice de trouver des hommes

pour transporter la malle dans la salle des habitants réquisitionnée pour l'occasion et de la préparer en vue de la réception des cadavres. Vraisemblablement, le Dr Morrin était un homme d'autorité sachant se faire obéir. Au surplus, il était fort bien organisé et avait tout prévu.

Nous déposâmes nos bagages à l'auberge, mais je gardai par-devers moi mon écritoire de voyage, sachant que j'aurais sans doute à prendre des notes. Robinson demanda s'il pouvait rencontrer celui ou celle qui avait découvert les cadavres. Le Dr Morrin envoya le capitaine Tétrot chercher la dame Drolet, une habitante de la paroisse.

Nous entreprîmes aussitôt de nous rendre au manoir Debartzch. Le bâtiment était enfoncé au fond d'un vaste terrain. On s'y rendait par une allée centrale entourée d'une rangée d'arbres plutôt fluets. Autrefois, on appelait cette allée la Voie Royale, mais elle n'avait plus rien de régaliennne. On m'expliqua par la suite que lors de la bataille de Saint-Charles, en 1837, les rebelles avaient coupé tous les beaux chênes de cette allée pour renforcer la défense du lieu. D'ailleurs, on pouvait encore apercevoir la base des troncs qui laissaient soupçonner la magnificence des arbres et donc de cette allée.

Le manoir était une vaste maison en bois à deux étages, de style palladien, dont la façade rectangulaire était ornée d'une galerie couverte. Elle avait fière allure avec son pignon central et ses deux étages alignant des rangées de hautes fenêtres. Arrivés près du manoir, nous vîmes un huissier qui gardait la porte. Un cordon était tendu à travers l'entrée auquel un panneau avait été suspendu où l'on pouvait lire : « défense de passer ». Un peu en retrait, sur la

gauche, on apercevait les ruines de l'ancien manoir de pierre où s'étaient retranchés les derniers combattants ; il avait été détruit par les soldats britanniques. Le nouveau manoir, lui, avait été épargné, mais sévèrement endommagé par les rebelles, surtout à l'intérieur. Égide Renaud l'avait racheté pour une bouchée de pain de son ami, le seigneur Debartzch, puis l'avait réhabilité.

Le Dr Morrin entra dans le bâtiment, mais Robinson prit la décision de faire le tour de la maison. Il voulait se faire une idée d'ensemble de la situation. Le parterre en avant de la maison était fermé par une balustrade en bois ouvragé. De l'autre côté du chemin, vers les terres, se trouvaient les granges et la partie cultivée de la ferme qui s'étendait jusqu'au petit coteau boisé. À l'arrière de la maison, on trouvait le jardin. Celui-ci était coupé en deux par une baissière et un ruisseau qui le traversait en biais pour se jeter dans la rivière, en sorte que la partie du jardin avoisinant la rivière formait une presqu'île. Au-dessus de ce ruisseau, il y avait un pont très élégant en bois terminé par un kiosque du haut duquel la vue s'étendait au loin sur la rivière et la campagne. Robinson examina très attentivement toutes les fenêtres et alla sonder la porte arrière. Rien ne laissait supposer de prime abord que quelqu'un ait pu s'introduire par effraction dans le manoir.

En revenant à l'avant, nous aperçûmes le capitaine Tétrot qui était accompagné d'une lourde paysanne vêtue de toile du pays, un bonnet blanc sur la tête. Lorsqu'elle nous sourit, on aurait dit une grimace.

— Voici Mme Drolet. Elle a découvert les corps. Dis-leur ce qui s'est passé. C'est des messieurs importants qui sont venus de la grande ville.

— S'cusez vos honorables. Je suis ben mal fagoté pour rencontrer des bonnes gens comme vous.

— *Don't bother with that*, lui dit Robinson. Comment tu as découvert le corps ?

— Ben, je m'en venais porter le beurre avant de me préparer pour la messe.

— C'était le dimanche ?

— Ben oui... J'avais la permission du curé. Parce que le beurre, ça n'attend pas, vous savez

— Quelle heure ?

— Ah ben là, je sais pas... C'était ben de bonne heure le matin, à la pointe du jour.

— Il devait être autour de 6h, ajouta Tétrot. Vous savez, les habitants icitte, ils n'ont pas d'horloge comme vous autres.

— Tu as vu quoi d'abord ? reprit Robinson.

— D'habitude, je frappe à la porte... ben fort... parce qu'ils m'entendent pas toujours, les bons bourgeois. Mais là, j'ai pas eu besoin. Quand j'ai frappé la première fois, la porte s'est ouverte toute seule.

— Elle n'était pas barrée ?

— Ben non. Ç'a ma surprise en sacristain ! Ils barrent toujours leur porte, les bons bourgeois, parce qu'ils ont peur de se faire voler. C'est vrai qu'y a de ben belles choses dans leur chaumière...

— Continue.

— Oui, bon... alors j'ai poussé la porte en criant « y a t'y que'qu'un ». Par trois fois, j'ai dû crier. Pas de réponse. Alors je suis entrée, puis là, j'ai vu le bourgeois par terre... avec tout le sang autour... Là, la chienne m'a poignée. J'ai lâché mon panier et le beurre est tombé sur la galerie... puis, je me suis mis à courir en criant : y est mort, y est mort.

— Et puis ?

— Et puis... ben pu rien. Les voisins d'en face sont sortis. Monsieur et madame Brodeur, des ben bonnes personnes, ben catholiques. Je leur ai dit ce que j'avais vu. Monsieur Brodeur est parti en courant avertir le cap'taine de milice. Puis c'est tout.

— Tu as touché à rien ?

— Comment ça « toucher à rien » ?

Robinson cherchait ses mots. Je repris sa question.

— Quand tu es entrée dans le manoir, tu n'as touché à rien, à part la porte bien sûr.

— Ben non, voyons, j'avais ben trop peur. Je me suis virée de bord, puis j'ai pris mes jambes à mon cou comme si le yabe me courait après.

Après ce récit coloré, nous laissâmes partir la bonne dame et entrâmes dans le bâtiment. Le spectacle qui se présenta à nous était désolant. Ce qui me frappa dès l'abord fut la quantité impressionnante de mouches malgré le temps frais d'automne. Ces sales bestioles savent toujours et rapidement trouver de quoi les satisfaire. Nous aperçûmes ensuite les deux corps gisant dans une mare de sang coagulé. Le premier, celui d'Égide Renaud, se trouva étendu face contre terre à quelques pieds de l'entrée, un trou dans son dos avait provoqué une large tache de sang sur ses vêtements. Puis, nous vîmes le corps de son épouse, Clémentine. Ce fut sans doute le spectacle le plus affreux qui m'ait été donné de voir. Son cadavre était affalé sur le côté, adossé à la cloison, les genoux repliés d'une bizarre de façon, une tache de sang descendant du mur jusqu'à elle. Ses yeux étaient ouverts et vitreux. Son visage reflétait la peur, je dirais même l'horreur. Voilà une expression que je n'ai jamais pu oublier.

Au milieu de la pièce, un fusil Bessy Brown et sa longue baïonnette ensanglantée gisaient là, sans doute l'arme des deux crimes. Pendant que le Dr Morrin se penchait déjà sur le premier cadavre, Robinson sortit une craie de sa poche et traça les contours des deux cadavres et du fusil sur le plancher. Ensuite, je le suivis dans ses investigations rapides dans la maison. À gauche, il y avait la salle à manger derrière laquelle se trouvaient, dans une aile donnant sur le jardin, le cabinet et la bibliothèque. Celle-ci était fort en

désordre. À droite, on pouvait apercevoir une pièce de campagne suivie d'un vaste salon. Nous montâmes à l'étage où se trouvaient les chambres à coucher. Rien de particulier à ce niveau. Nous descendîmes au sous-sol où se trouvaient les cuisines, les débarras, les entrepôts de légumes et de grains. Rien n'avait été déplacé non plus. Il appert donc que seule la bibliothèque ait été dévastée.

Revenus dans la partie où se trouvaient les dépouilles, Robinson me fit remarquer qu'un espace vide au-dessus du foyer correspondait à la forme du fusil du propriétaire du lieu. On s'était donc servi de son propre fusil pour assassiner Renaud et son épouse. Le Dr Morrin me demanda de prendre des notes. Je m'installai à une petite table de coin avec mon écritoire de voyage, l'ouvrit et préparai ma plume et mon papier. Le docteur fit d'abord le constat simple que les corps étaient froids, ce qui confirmait donc qu'ils étaient décédés depuis plus de 24 heures. L'état des deux cadavres à cet égard était similaire, laissant ainsi supposer que les décès s'étaient produits presque en même temps.

Robinson demanda s'il pouvait fouiller les poches du défunt et sans plus attendre entreprit de le faire. Il ne trouva rien de significatif, sinon une pipe qui s'était brisée dans la chute. Le docteur et Robinson retournèrent ensuite la dépouille sur le dos. La blessure avait été faite avec une telle violence que le corps avait été transpercé de part en part. Beaucoup de sang s'était écoulé du trou béant. Le docteur constata également que du sang avait coulé de sa bouche. Puis, Robinson et lui se mirent en frais de lui enlever ses vêtements, ne lui laissant que son caleçon. Ce qu'ils voyaient était suffisant pour affirmer que le sang

s'était agglutiné sur le devant du corps. Robinson en conclut immédiatement que le corps n'avait pas été déplacé et que Renaud était décédé dans la position où on l'avait trouvé.

La rigidité cadavérique avait presque disparu et la lividité avait commencé à apparaître à certains endroits : coloration bleu et violet sur l'abdomen, lèvres bleutées, etc. Le docteur Morrin a donc pu confirmer un créneau horaire pour le décès, soit dans la soirée du samedi 29 septembre. Il vérifia ensuite s'il y avait quelques ecchymoses ou traces de lutte sur le corps, mais ne trouva rien.

Ensuite, on s'intéressa au cadavre de l'épouse. La position de celle-ci intrigua Robinson. On aurait dit que la femme s'était assise lentement en restant adossée au mur, les jambes repliées sur le côté droit. Elle avait perdu un soulier dans la manœuvre. Après l'avoir fouillée, il aperçut un petit objet vraisemblablement tombé de sa main lors de sa chute. À l'examen attentif, il reconnut un petit soldat de plomb à moitié décoloré. Celui-ci avait tenu dans sa main un sabre, mais qui était cassé à sa base depuis longtemps sans doute. Il l'enfouit dans sa besace, comme il le fera plus tard avec tout objet qui lui semblait important.

Le Dr Morrin commença par fermer les yeux de la femme, puis la déplaça sur le côté avec l'aide de Robinson en prenant soin de ne pas effacer les traces de craie, la déshabilla en ne lui laissant que son caleçon. Le trou dans la poitrine, juste au-dessous du sein gauche n'en était que plus impressionnant sans les vêtements. Il constata là aussi que le corps n'avait pas été déplacé. Il évita de piétiner une flaque d'urine, résultat sans doute de la peur extrême de la

femme un peu avant sa mort. Enfin, à la différence de l'homme, elle avait des blessures défensives sur les avant-bras, comme si elle avait désespérément tenté de parer le coup fatal. Là aussi, la lame avait traversé le corps et s'était fichée dans le mur derrière, produisant un éclat de bois. Le coup avait été d'une extrême violence.

Les constats d'usage tiraient à leur fin quand on entendit des cris et de l'agitation à la porte. Robinson alla ouvrir et nous vîmes un homme en soutane. C'était le curé de la paroisse.

— Qu'est-ce que vous faites là-dedans ? dit-il en français avec un accent de France.

— *Our Job*, lui répondit sèchement un Robinson bougon.

— Nous avons sonné le glas depuis plus de deux jours et la levée des corps n'est pas encore faite. Vous n'avez pas le droit !

— C'est une scène de crime, monsieur le curé, lui dit le Dr Morrin qui s'était approché. Il est important de faire les constats d'usage avant tout autre chose.

— Quand allons-nous pouvoir récupérer les dépouilles ?

— Pas avant l'autopsie.

— L'autopsie ? Mais vous n'y pensez pas ! C'est un sacrilège ! Vous n'allez pas charcuter les cadavres de ces honorables paroissiens.

— Honorables ou pas, il le faut. Ce sont des crimes, monsieur le curé. Nous devons connaître tout ce qu'il y a à savoir des causes du décès avant d'enquêter.

Le curé n'avait pas encore regardé à l'intérieur. Ce qu'il vit le fit reculer d'un pas et mettre les mains sur ses yeux.

— Mais ils sont à moitié nus...

— Monsieur le curé, nous vous avertirons dès que nous en aurons terminé. Vous pourrez alors faire votre levée des corps. D'ici là, nous les transporterons dans la salle des habitants.

Le curé regarda à tour de rôle Robinson et le Dr Morrin, puis secoua la tête de découragement. Il tourna les talons, furieux, et repartit aussitôt vers son presbytère. Le docteur donna des ordres à l'huissier, lui demandant d'aller chercher une carriole, des toiles de lin suffisamment grandes pour envelopper les corps et deux panneaux de planche afin de les déposer dessus. Il l'envoya également quérir quelques villageois afin d'effectuer le transport.

La suite des événements se déroula hardiment. On enveloppa les deux corps dans les toiles de lin et attacha les deux extrémités avec de la corde de chanvre. Puis, on les plaça sur les deux panneaux de bois et les transporta dans la carriole tirée par deux chevaux. Robinson ferma la porte à clé et demanda à l'huissier de se relayer avec d'autres afin que le manoir soit gardé jour et nuit. Il allait revenir bientôt pour examiner plus attentivement la scène de crime.

Nous partîmes en procession vers la salle des habitants. Pour cela, il fallait prendre la grand-rue et dépasser l'église. Comme la brunante était déjà fort avancée, nous nous sommes munis de lampe à l'huile et de falots afin d'éclairer notre chemin. À cette époque, le village n'avait pour seul éclairage de rue que deux réverbères à l'huile près de l'église. Au fur et à mesure que nous approchions des maisons et des boutiques tassées les unes sur les autres, des villageois sortirent de leur maison pour regarder le cortège. Les hommes se découvraient, les femmes faisaient des signes de croix, certaines agitaient un chapelet. En passant devant l'auberge Baker, les bruits de voix se firent entendre à l'intérieur, mais aucun buveur ne sortit pour honorer le cortège.

Arrivés en face de l'église, le curé nous attendait avec quelques paroissiennes. C'est toujours à ces veuves que l'on demandait de préparer les corps pour les veillées funèbres. Elles avaient des bols et des linges dans les mains. Le curé prit la tête du convoi qui mena en face de la salle des habitants. Il y avait là des hommes et quelques femmes qui attendaient d'entrer.

— M'sieur le curé, on nous empêche d'entrer dans not' salle. Qu'est-ce qui se passe ?

— Ne vous en faites pas, ce n'est que temporaire. Vous savez tous ce qui est arrivé à notre honorable paroissien Égide Renaud et à sa douce épouse. Nous organisons la veillée funèbre dans cette salle.

— Pourquoi pas chez eux, dans leur manoir ?

Le curé répondit en se tournant vers le Dr Morrin et Robinson.

— Vous n’avez qu’à leur demander. On nous a empêchés d’avoir accès au manoir pour la veillée funèbre.

Après quelques cris de protestation, tout le monde se calma et la plupart baissèrent la tête lorsque les robustes paysans prirent les brancards sur leurs épaules et allèrent les déposer sur des tréteaux déjà montés au milieu de la salle. Leur disposition était stratégique, car ils étaient placés juste en dessous de pas moins de huit lampes à l’huile suspendues au plafond. L’appareillage éclairait la salle comme si nous étions en plein jour. De plus, des chandelles étaient positionnées à des endroits précis afin qu’elles puissent servir à l’occasion. Le Dr Morrin avait donné des ordres stricts au sujet de l’éclairage. Il lui fallait un éclairage parfait en vue de l’autopsie.

Ensuite, on éloigna les habitants de la porte gardée par un huissier. Robinson me proposa d’entrer mais je déclinai son invitation, peu empressé à assister au spectacle du charcutage d’un cadavre. Je restai à l’extérieur et en profitai pour parler avec le capitaine Tétrot. Celui-ci m’apparut rapidement comme étant un informateur de première main. Il habitait la région depuis toujours. Cultivateur de son métier, il occupait une terre qu’il entretenait avec soin. Il avait suffisamment de moyens pour posséder une maison au village en face de laquelle (il en était très fier) un mât avait été planté lorsqu’il avait été commissionné capitaine de milice deux années auparavant. Tétrot était un homme simple, presque analphabète (il savait à peine signer son